

Regard, de Giovanni Dotoli

Giovanni Dotoli est professeur de Langue et Littérature françaises à l'Université de Bari, en Italie, et de Francophonie aux Cours de Civilisation française de la Sorbonne. Commandeur dans l'Ordre des Palmes Académiques, Officier de la Légion d'Honneur et Grand Prix de l'Académie française, il est l'auteur de très nombreux ouvrages, essais et études et dirige plusieurs collections et revues. Il a été Visiting professor à l'Université de Chicago et à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, à Paris.

Poète de langue française et de langue italienne, traduit en plusieurs langues, il a publié différents recueils de poèmes, tant en France qu'en Italie. Il a recueilli sa poésie en quatre volumes : *Je la Vie*, Fasano - Paris, Schena - Les Éditions du Cygne, 2010, 2 vol., pour sa poésie en français, et *La Rosa del Punto*, Fasano, Schena, 2010, 2 vol., pour sa poésie en italien. Un troisième volume de *Je la vie* est sous presse.

Sa poétique se résume dans la certitude d'une responsabilité de la poésie aujourd'hui, au troisième millénaire, époque de science et de mondialisation, à travers le dialogue avec la simplicité de l'origine et les forces essentielles de l'univers, en une recherche continuelle d'amour. Giovanni Dotoli est un membre actif du groupe intuitiste.



Jules-Joseph Lefebvre, *Graziella*, 1878.

REGARD

C'est le matin d'un mois de juillet, au bord de la mer, du côté de la mer Adriatique, face à la ligne des terres qui vont de la Grèce à Venise.

Il fait beau. Le soleil se montre à peine, entre eau et ciel, comme un petit oiseau qui a peur de venir en ce monde, où les hommes ne se regardent plus.

Il pense comme un penseur. La ligne se perd dans les vapeurs de la lune.

Il attend.

Puis il fait chaud comme en plein désert. Il fait presque 40°, mais il ne bouge pas. Il attend une réponse du temps et des vagues de la mer.

Un jour, en se promenant par les ruelles de Polignano a mare, à 30 km de Bari, vers le Sud, il avait eu une vision. Une fille brune, très brune, presque métisse, les yeux noirs comme les olives des alentours, marchait sur les pierres du côté de l'église.

Elle avait le regard mort, la tête éteinte. Elle ne s'attendait plus à rien.

Elle avait suivi à la télé quelques émissions italiennes, chez une amie. Que de richesse dans les maisons! Que de marchandises dans les magasins! Que de mouvement dans les rues! Partout des sourires et des amours!

Elle avait pris un bateau de Vlora, vers Brindisi. Une fois descendue à côté de la colonne romaine qui dans l'Antiquité marquait la ligne entre l'Orient et l'Occident, elle avait baisé le marbre de l'histoire, comme si le Paradis était là, désormais dans ses mains de jeune fille.

Son prénom: Liberté!

Il l'avait appelée, après avoir entendu quelqu'un qui était en train de regarder l'église.

Liberté! C'est alors mon amour, s'était-il dit en regardant les mains d'un clochard.

Liberté l'avait regardé d'un sourire muet et doux. Ils s'étaient donné la main, et main dans la main ils étaient partis, n'importe où, au cœur de la ville.

Ils étaient heureux. Le saint patron de cet endroit-là les protégeait: san Vito! «San Vito, prie pour nous», l'avaient-ils supplié.

Mais un jour elle reçut un coup de fil. Sa mère était gravement malade et l'attendait de toute urgence. Elle partit par le premier bateau.



Il l'attendait depuis cinquante ans, par vents et chaleur, hivers et printemps, les nuits et les jours.

Elle reviendra, se disait-il, à chaque lever du soleil.

Mais elle ne revint plus.

Il avait désormais soixante-dix ans. Mais l'attendait encore.

Les amours vont et viennent. L'amour reste: à jamais.

C'est l'étoile de la vie.

